



André Malraux
Œuvres complètes

III

INTRODUCTION PAR MARIUS-FRANÇOIS GUYARD

VOLUME PUBLIÉ PAR MARIUS-FRANÇOIS GUYARD,
AVEC LA COLLABORATION DE JEAN-CLAUDE LARRAT
ET FRANÇOIS TRÉCOURT

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

ANDRÉ MALRAUX

*Œuvres
complètes*

III

INTRODUCTION PAR MARIUS-FRANÇOIS GUYARD
VOLUME PUBLIÉ PAR MARIUS-FRANÇOIS GUYARD,
AVEC LA COLLABORATION DE JEAN-CLAUDE LARRAT
ET FRANÇOIS TRÉCOURT

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© *Éditions Gallimard, 1996, pour les appendices
et pour l'ensemble de l'appareil critique.
Les mentions particulières de copyright figurent
au verso des pages de faux titre.*

LE MIROIR DES LIMBES

Première version des principaux textes réunis dans cet ouvrage :

Antimémoires, © André Malraux, 1967.

Les Chênes qu'on abat..., © André Malraux, 1971.

Hôtes de passage, © Éditions Gallimard, 1975.

La Tête d'obsidienne, © Éditions Gallimard, 1974.

Lazare, © Éditions Gallimard, 1974.

*Le Miroir des limbes,
édition définitive, revue, corrigée et complétée,
© Éditions Gallimard, 1976.*

I

ANTIMÉMOIRES^a

L'éléphant est le plus sage de tous les animaux, le seul qui se souvienne de ses vies antérieures ; aussi se tient-il longtemps tranquille, méditant à leur sujet.

Texte bouddhique^{b1}.

1965,
au large de la Crète.

Je me suis évadé, en 1940, avec le futur aumônier du Vercors¹. Nous nous retrouvâmes peu de temps après l'évasion, dans le village de la Drôme dont il était curé, et où il donnait aux israélites, à tour de bras, des certificats de baptême de toutes dates, à condition pourtant de les baptiser : « Il en restera toujours quelque chose²... » Il n'était jamais venu à Paris : il avait achevé ses études au séminaire de Lyon. Nous poursuivions la conversation sans fin de ceux qui se retrouvent, dans l'odeur du village nocturne.

« Vous confessez depuis combien de temps ? »

— Une quinzaine d'années...

— Qu'est-ce que la confession vous a enseigné des hommes ?

— Vous savez, la confession n'apprend rien, parce que dès que l'on confesse, on est un autre, il y a la Grâce. Et pourtant... D'abord, les gens sont beaucoup plus malheureux qu'on ne croit... et puis... »

Il leva ses bras de bûcheron dans la nuit pleine d'étoiles :

« Et puis, le fond de tout, c'est *qu'il n'y a pas de grandes personnes*³... »

Il est mort aux Glières.

Réfléchir sur la vie — sur la vie en face de la mort — sans doute n'est-ce guère qu'approfondir son interrogation. Je ne parle pas du fait d'être tué, qui ne pose guère de

question à quiconque a la chance banale d'être courageux, mais de la mort qui affleure dans tout ce qui est plus fort que l'homme, dans le vieillissement et même la métamorphose de la terre (la terre suggère la mort par sa torpeur millénaire comme par sa métamorphose, même si sa métamorphose est l'œuvre de l'homme) et surtout l'irréparable, le : tu ne sauras jamais ce que tout cela voulait dire. En face de cette question, que m'importe ce qui n'importe qu'à moi¹ ? Presque tous les écrivains que je connais aiment leur enfance, je déteste la mienne. J'ai peu et mal appris à me créer moi-même, si se créer, c'est s'accommoder de cette auberge sans routes qui s'appelle la vie. J'ai su quelquefois agir, mais l'intérêt de l'action, sauf lorsqu'elle s'élève à l'histoire, est dans ce qu'on fait et non dans ce qu'on dit. Je ne m'intéresse guère². L'amitié, qui a joué un grand rôle dans ma vie, ne s'est pas accommodée de la curiosité. Et je suis d'accord avec l'aumônier des Glières — mais s'il préférerait qu'il n'y eût pas de grandes personnes, lui, c'est que les enfants sont sauvés...

Pourquoi me souvenir ?

Parce que, ayant vécu dans le domaine incertain de l'esprit et de la fiction qui est celui des artistes, puis dans celui du combat et dans celui de l'histoire, ayant connu à vingt ans une Asie dont l'agonie mettait encore en lumière ce que signifiait l'Occident, j'ai rencontré maintes fois, tantôt humbles et tantôt éclatants, ces moments où l'énigme fondamentale³ de la vie apparaît à chacun de nous comme elle apparaît à presque toutes les femmes devant un visage d'enfant, à presque tous les hommes devant un visage de mort. Dans toutes les formes de ce qui nous entraîne, dans tout ce que j'ai vu lutter contre l'humiliation, et même en toi, douceur⁴ dont on se demande ce que tu fais sur la terre, la vie semblable aux dieux des religions disparues m'apparaît parfois comme le livret d'une musique inconnue⁵.

Bien que ma jeunesse ait connu l'Orient semblable à un vieil Arabe sur son âne dans l'invincible sommeil de l'Islam, les deux cent mille habitants⁶ du Caire sont devenus quatre millions, Bagdad remplace par les canots automobiles les nasses de roseaux et de bitume où pêchaient ses paysans babyloniens, et les portes en mosaïque de Téhéran se perdent dans la ville, comme la porte Saint-Denis. L'Amérique connaît depuis longtemps les villes-

champignons — mais ses villes-champignons n'effaçaient pas une autre civilisation, ne symbolisaient pas la métamorphose de l'homme.

Que la terre n'ait jamais changé à ce point en un siècle (sauf par la destruction) chacun le sait. J'ai connu les moineaux qui attendaient les chevaux des omnibus au Palais-Royal — et le timide et charmant commandant Glenn, retour du cosmos ; la ville tartare de Moscou, et le gratte-ciel pointu de l'Université ; tout ce que le petit chemin de fer à la cheminée en tulipe, si bien astiqué, de la gare de Pennsylvanie, évoquait de la vieille Amérique, et tout ce que le gratte-ciel de la Panamerican appelle de la neuve. Depuis combien de siècles une grande religion n'a-t-elle secoué le monde ? Voici la première civilisation capable de conquérir toute la terre, mais non d'inventer ses propres temples, ni ses tombeaux.

Aller en Asie, naguère, c'était pénétrer avec lenteur dans l'espace et dans le temps conjugués¹. L'Inde après l'Islam, la Chine après l'Inde, l'Extrême-Orient après l'Orient ; les vaisseaux de Sinbad abandonnés à l'écart d'un port des Indes dans le soir qui tombe, et après Singapour, à l'entrée de la mer de Chine, les premières jonques comme des sentinelles.

Je reprends, par ordre des médecins, cette lente pénétration, et regarde le bouleversement qui a empli ma vie sanglante et vaine, comme il a bouleversé l'Asie, avant de retrouver, au-delà de l'océan, Tokyo où j'envoyai la *Vénus de Milo*, Kyoto méconnaissable, Nara presque intacte malgré son temple incendié — retrouvées naguère après un jour d'avion — et la Chine que je n'ai pas revue. « Jusqu'à l'horizon, l'Océan glacé, laqué, sans sillages... » Je retrouve devant la mer la première phrase de mon premier roman, et, sur le bateau, le cadre aux dépêches où l'on afficha, il y a quarante ans, celle qui annonçait le retour de l'Asie dans l'Histoire : « *La grève générale est proclamée à Canton*². »

Que répond donc ma vie à ces dieux qui se couchent et ces villes qui se lèvent, à ce fracas d'action qui vient battre le paquebot comme s'il était le bruit éternel de la mer, à tant d'espairs vains et d'amis tués ? C'est le temps où mes contemporains commencent à raconter leurs petites histoires.

En 1934, rue du Vieux-Colombier, Paul Valéry me parlait incidemment de Gide : « Pourquoi, lui demandai-je, si vous êtes indifférent à son œuvre, mettez-vous si haut la *Conversation avec un Allemand*? — Qu'est-ce que c'est? » Je le lui rappelai. « Ah, oui! Ce doit être parce qu'il y a une réussite d'imparfait du subjonctif!... » Puis, avec la relative gravité qu'il mêlait à son argot patricien : « J'aime bien Gide, mais comment un homme peut-il accepter de prendre des jeunes gens pour juges de ce qu'il pense¹?... Et puis, quoi! je m'intéresse à la lucidité, je ne m'intéresse pas à la sincérité. D'ailleurs, on s'en fout². » Ainsi finissaient souvent les idées qu'il jugeait, selon la formule de Wilde, bonnes pour parler.

Mais ce que Gide appelait la jeunesse ne se limitait pas toujours aux jeunes gens, de même que la grande chrétienté ne se limita pas toujours aux fidèles. Le démon aime les collectivités, plus encore les assemblées; la grandeur aussi. J'ai vécu jusqu'à trente ans parmi des hommes qu'obsédait la sincérité. Parce qu'ils y voyaient le contraire du mensonge; aussi (c'étaient des écrivains) parce qu'elle est, depuis Rousseau, une matière privilégiée de littérature. Ajoutons la justification agressive, l'« Hypocrite lecteur, mon semblable, mon frère³... ». Car il ne s'agit pas d'une connaissance quelconque de l'homme : il s'agit toujours de dévoiler un secret, d'*avouer*. L'aveu chrétien avait été la rançon du pardon, la voie de la pénitence. Le talent n'est pas un pardon, mais il agit de façon aussi profonde. À supposer que la *Confession de Stavroguine*⁴ fût réellement celle de Dostoïevski, il aurait métamorphosé l'affreux événement en tragédie, et Dostoïevski en Stavroguine, en héros de fiction — métamorphose qu'exprime à merveille le mot : héros. Il n'est pas nécessaire de modifier les faits : le coupable est sauvé, non parce qu'il impose un mensonge, mais parce que le domaine de l'art n'est pas celui de la vie. L'orgueilleuse honte de Rousseau ne détruit pas la pitoyable honte de Jean-Jacques, mais elle lui apporte une promesse d'immortalité. Cette métamorphose, l'une des plus profondes que puisse créer l'homme, c'est celle d'un destin subi en destin dominé.

J'admire les confessions que nous appelons Mémoires, mais elles ne me retiennent qu'à demi. Il reste que l'analyse de l'individu, outre l'action qu'elle exerce sur nous lorsqu'elle est celle d'un grand artiste, nourrit une action de

l'esprit qui m'intéressait fort au temps de cette conversation avec Valéry : réduire au minimum sa part de comédie¹. Il s'agit alors de la conquête de chacun sur un monde romanesque dans lequel il baigne et qui ne lui appartient pas en propre ; dont la mise en question le rend furieux, et sur laquelle repose la partie du théâtre comique où des personnages de Labiche succèdent à des personnages de Molière et à l'orateur indigné de Victor Hugo qui vient intrépidement dire son fait au roi — personnage qui aura joué un rôle si constant et si vain dans la politique des nations méditerranéennes. Mais lutter contre la comédie semble lutter contre des faiblesses, alors que l'obsession de la sincérité semble poursuivre un secret².

L'individu a pris dans les Mémoires la place que l'on sait, lorsqu'ils sont devenus des Confessions. Celles de saint Augustin ne sont nullement des confessions, et s'achèvent en traité de métaphysique. Nul ne songerait à nommer confessions les *Mémoires* de Saint-Simon : quand il parle de lui, c'est pour être admiré. On avait cherché l'Homme dans les grandes actions des grands hommes, on le chercha dans les secrètes actions des individus. (D'autant plus que les grandes actions furent souvent violentes, et que les faits divers ont banalisé la violence.) Les Mémoires du xx^e siècle sont de deux natures. D'une part, le témoignage sur des événements : c'est parfois, dans les *Mémoires de guerre* du général de Gaulle, dans *Les Sept Piliers de la sagesse*, le récit de l'exécution d'un grand dessein². D'autre part, l'introspection dont Gide est le dernier représentant illustre, conçue comme étude de l'homme. Mais *Ulysse* et *À la recherche du temps perdu* ont pris la forme du roman. L'introspection-aveu a changé de nature, parce que les aveux du mémorialiste le plus provocant sont puérils en face des monstres qu'apporte l'exploration psychanalytique, même à ceux qui en contestent les conclusions. De la chasse aux secrets, la névrose ramène davantage, et avec plus d'accent. La *Confession de Stavroguine* nous surprend moins que *L'Homme aux rats*³ de Freud, et ne vaut plus que par le génie.

Si nul ne croit plus que l'autoportrait, voire le portrait, n'eut d'autre souci que d'imiter son modèle, depuis les effigies des sculpteurs égyptiens jusqu'aux toiles cubistes, on continue à le croire du portrait littéraire. Il serait donc d'autant meilleur qu'il serait plus ressemblant, et d'autant

plus ressemblant qu'il serait moins conventionnel. C'est la définition que suggèrent les réalismes, qui se sont presque toujours élaborés contre les idéalizations. Mais, si l'idéalisation de la Grèce et de la Renaissance a été l'un des arts majeurs de l'Europe, l'idéalisation littéraire, sa semblable supposée, n'est guère parente de Léonard ou de Michel-Ange que par les personnages des tragédies. Pourtant le Saint Louis de Joinville, les portraits de Bossuet, valent sans nul doute les personnages du *Journal* des Goncourt, bien que leur auteur les veuille exemplaires. Vérité d'abord ? Je doute que le *Napoléon* de Michelet, assez mauvais pamphlet, soit plus vrai que sa *Jeanne d'Arc*, admirable panégyrique. Nous savons combien Stendhal était sensible aux « petits faits vrais » ; pourquoi pas aux grands ? Exprimer le Napoléon d'Austerlitz vaut bien montrer sa manie de barbouiller de confitures le visage du roi de Rome. Et la victoire de Marengo a peut-être des causes d'une autre nature que l'adultère de Joséphine. Montrer les grands faits, puis les rejeter par mépris de la convention, puis ne plus connaître que les petits... Il est admis que la vérité d'un homme, c'est d'abord ce qu'il cache. On m'a prêté la phrase d'un de mes personnages : « L'homme est ce qu'il fait ! » Certes, il n'est pas que cela ; et le personnage répondait à un autre, qui venait de dire : « Qu'est-ce qu'un homme ? Un misérable petit tas de secrets... » Le cancan donne, à bon marché, le relief que l'on attend de l'irrationnel ; et, la psychologie de l'inconscient aidant, on a complaisamment confondu ce que l'homme cache, et qui n'est souvent que pitoyable, avec ce qu'il ignore en lui. Mais Joinville ne prétendait pas tout savoir de Saint Louis, ni d'ailleurs de lui-même. Bossuet savait beaucoup du Grand Condé, qu'il avait peut-être confessé ; mais, parlant devant la mort, il attachait peu d'importance à ce qu'on appelait alors des faiblesses. Comme Gorki parlant de Tolstoï.

Gorki éprouvait, dans sa jeunesse, le besoin de suivre des gens en secret, pour en faire des personnages (Balzac aussi). Il avait suivi ainsi Tolstoï, dans la forêt d'Iasnaïa Poliana. « Le Vieux s'arrête à une clairière devant une roche lisse, sur laquelle se trouvait un lézard, qui le regardait. "Ton cœur bat, dit Tolstoï. Il y a un beau soleil. Tu es heureux..." ; et après un silence, gravement : "... Moi, pas..." »

Nous venions d'abattre un petit arbre ; ce curieux usage

suivait les déjeuners chez Gorki¹. Celui-ci se détachait, coiffé de son petit calot tartare, sur le vaste fond de la mer Noire. Et il continuait d'évoquer le vieux « génie de la terre russe » dans sa forêt, devant les bêtes qui l'écoutaient, comme un Orphée octogénaire².

Le sentiment de devenir étranger à la terre, ou de revenir sur la terre, que l'on trouve ici à plusieurs reprises, semble né, le plus souvent, d'un dialogue avec la mort. Être l'objet d'un simulacre d'exécution n'apporte pas une expérience négligeable. Mais je dois *d'abord* ce sentiment à l'action singulière, parfois physique, qu'exerce sur moi l'envoûtante conscience des siècles. Conscience rendue plus insidieuse par mes travaux sur l'art, car tout Musée Imaginaire apporte à la fois la mort des civilisations, et la résurrection de leurs œuvres. Je crois toujours écrire pour des hommes qui me liront plus tard. Non par confiance dans ce livre, non par obsession de la mort ou de l'Histoire en tant que destin intelligible de l'humanité : par le sentiment violent d'une dérive arbitraire et irremplaçable comme celle des nuées. Pourquoi noter mes entretiens avec des chefs d'État plutôt que d'autres ? Parce que nulle conversation avec un ami hindou, fût-il un des derniers sages de l'hindouisme, ne me rend le temps sensible comme le fait Nehru lorsqu'il me dit : « Gandhi pensait que... » Si je mêle ces hommes, les temples et les tombeaux, c'est parce qu'ils expriment de la même façon « ce qui passe ». Lorsque j'écoutais le général de Gaulle, pendant le plus banal déjeuner dans son appartement privé de l'Élysée, je pensais : aujourd'hui, vers 1960... Aux réceptions officielles, je pensais à celles de Versailles, du Kremlin, de Vienne à la fin des Habsbourg. Dans le modeste bureau de Lénine où les dictionnaires forment le socle du petit pithécantrope² de bronze offert par un Américain darwiniste, je ne pensais pas à la préhistoire, mais aux matins où cette porte avait été poussée par Lénine — au jour où dans la cour, en bas, il s'était mis à danser sur la neige, en criant à Trotski stupéfait : « Aujourd'hui, nous avons duré un jour de plus que la Commune de Paris³ ! » Aujourd'hui... Devant le sursaut de la France comme devant le pauvre pithécantrope, j'ai été fasciné par les siècles, par l'éclat tremblant et changeant du soleil sur le cours du fleuve... Devant l'enseigne du gantier de Bône⁴ quand je revenais de ma première promenade vers la mort,

comme à Gramat lorsqu'on m'emportait sur une civière pour faire semblant de me fusiller¹, comme devant le glissement furtif de mon chat, combien de fois ai-je pensé ce que j'ai pensé aux Indes : en 1938, ou en 1944, ou en 1968, *avant Jésus-Christ*²...

La « sincérité » n'a pas été toujours son propre objet. Par chacune des grandes religions, l'Homme avait été *donné* ; les Mémoires prolifèrent quand la confession s'éloigne. Chateaubriand dialogue avec la mort, avec Dieu peut-être ; avec le Christ, certainement pas. Que l'Homme devienne l'objet d'une recherche et non d'une révélation — car tout prophète qui révèle Dieu, révèle un homme du même coup — la tentation devient grande, de l'épuiser : l'homme deviendra d'autant mieux connu que les Mémoires ou le Journal deviendront plus gros. Mais l'homme n'atteint pas le fond de l'homme ; il ne trouve pas son image dans l'étendue des connaissances qu'il acquiert, il trouve une image de lui-même dans les questions qu'il pose. L'homme que l'on trouvera ici, c'est celui qui s'accorde aux questions que la mort pose à la signification du monde.

Cette signification ne m'interroge nulle part de façon plus pressante que devant une Égypte ou une Inde transformées, opposées aux villes détruites. J'ai vu les villes allemandes couvertes de drapeaux blancs (les draps pendus aux fenêtres) ou entièrement pilonnées ; Le Caire, passé de 200 000 habitants³ à 4 millions, avec ses mosquées, sa citadelle, sa ville des morts et ses Pyramides au loin, et Nuremberg à tel point détruite qu'on n'en retrouvait pas la grand-place. La guerre interroge avec bêtise, la paix, avec mystère. Et il est possible que dans le domaine du destin, l'homme vaille plus par l'approfondissement de ses questions que par ses réponses.

Dans la création romanesque, la guerre, les musées vrais ou imaginaires, la culture, l'Histoire peut-être, j'ai retrouvé une énigme fondamentale, au hasard de la mémoire qui — hasard ou non — ne ressuscite pas une vie dans son déroulement. Éclairées par un invisible soleil, des nébuleuses apparaissent et semblent préparer une constellation inconnue. Quelques-unes appartiennent à l'imaginaire, beaucoup au souvenir d'un passé surgi par éclairs, ou que je dois patiemment retrouver : les moments les plus profonds de ma vie ne m'habitent pas, ils m'obsèdent et me

fuient tour à tour. Peu importe. En face de l'inconnu, certains de nos rêves n'ont pas moins de signification que nos souvenirs. Je reprends donc ici telles scènes autrefois transformées en fiction. Souvent liées au souvenir par des liens enchevêtrés, il advient qu'elles le soient, de façon plus troublante, à l'avenir. Celle qui suit est transposée des *Noyers de l'Altenburg*, début d'un roman dont la Gestapo a détruit trop de pages pour que je les récrive. Il s'appelait *La Lutte avec l'ange*, et qu'entreprends-je d'autre ? Ce suicide est celui de mon père, ce grand-père est le mien, transfiguré sans doute par le folklore familial. C'était un armateur dont j'ai pris des traits plus ressemblants pour le grand-père du héros de *La Voie royale* — et d'abord, sa mort de vieux Viking¹. Bien qu'il fût plus fier de son brevet de maître tonnelier que de sa flotte, déjà presque toute perdue en mer, il tenait à maintenir les rites de sa jeunesse, et s'était ouvert le crâne d'un coup de hache à deux tranchants, en achevant symboliquement, selon la tradition, la figure de proue de son dernier bateau. Ce Flamand de Dunkerque est devenu Alsacien parce que la première attaque allemande par les gaz eut lieu sur la Vistule, et qu'elle m'imposait un personnage qui servit en 1914 dans l'armée allemande. Ces hangars où les clowns passent entre les troncs des grands sapins, ce sont les hangars où séchaient les voiles ; la forêt a pris la place de la mer. Je ne connaissais rien de l'Alsace. J'avais été cinq ou six semaines hussard à Strasbourg, dans les casernes jaunes de Napoléon III, et mes forêts sont nées du vague souvenir de celle de Sainte-Odile ou du Haut-Koenigsbourg ; les personnages s'appellent Berger parce que ce nom est, selon sa prononciation, français ou germanique. Mais il est devenu le mien deux ans durant : des amis s'en étant servis dans la Résistance pour me désigner, il me resta. Et j'ai été appelé par les Alsaciens à commander la brigade Alsace-Lorraine, et j'ai livré les combats de Dannemarie quelques jours après la mort de ma seconde femme dans une clinique de l'avenue Alsace-Lorraine à Brive². Ma troisième femme³ habitait rue Alsace-Lorraine à Toulouse. J'en passe : il y a beaucoup de rues de ce nom en France. Mais je me suis remarié à Riquewihr, près de Colmar⁴.

On ne m'a pas attendu pour savoir que Victor Hugo avait écrit *Marion Delorme* avant de rencontrer Juliette Drouet⁴. Sans doute ce qui avait fait écrire *Marion* à Victor

Hugo le rendait plus sensible à la vie de Juliette Drouet, que ne l'eût été un entreteneur d'actrices. Mais tant de créations prémonitoires s'expliquent-elles parce que chez les « rêveurs diurnes », le virus du rêve suscite aussi l'action, comme l'affirme T. E. Lawrence ? Et lorsqu'il n'y a pas d'action, mais seulement ces vers prophétiques que Claudel recueillait avec angoisse¹, et par lesquels Baudelaire et Verlaine annoncent leur désastre ? « Mon âme vers d'affreux naufrages appareille... »

Je pense à Péguy, dont je suis allé voir le tombeau avec le général de Gaulle, dans les champs de la Marne : « Heureux ceux qui sont morts dans une juste guerre²... » À Diderot qui, lors de son retour de Russie, écrivait « qu'il ne lui restait plus que dix ans au fond de son sac », ce qui fut vrai à un mois près. Je pense au père Teilhard de Chardin qui, en mars 1945, répondait à : « Quand voudriez-vous mourir ? — Le jour de Pâques », et qui est mort le jour de Pâques 1955. Je pense aussi à Albert Camus qui écrivait dix ans avant sa mort accidentelle : « Alors que dans la journée le vol des oiseaux paraît toujours sans but, le soir ils semblent toujours retrouver une destination. Ils volent vers quelque chose. Ainsi, peut-être, au soir de la vie³... »

Y a-t-il un soir de la vie⁴ ?

C'est la brigade Alsace-Lorraine qui a repris Sainte-Odile, et le colonel Berger qui est allé récupérer, dans les caves du Haut-Koenigsbourg, le retable de Grünewald... Le bateau où j'écris ceci s'appelle *Le Cambodge* ; la douleur dentaire du personnage du *Temps du Mépris* pendant son évasion⁵ ressemble à celle que j'ai due à des souliers trop petits quand je me suis évadé, sept ans plus tard. J'ai beaucoup écrit sur la torture, alors qu'on ne s'en occupait guère ; et je suis passé bien près d'elle. Hemingway, à travers la courbe qui va du jeune homme amoureux de la femme plus âgée, puis de la femme plus jeune, pour s'achever avec le colonel de soixante ans, amant d'une jeune fille — à travers combien d'impuissances et de suicides — n'a cessé de préfigurer son destin. Et Chamfort ? Et Maupassant ? Et Balzac ? Nietzsche écrit la dernière ligne⁶ du *Gai Savoir* : « Ici commence la tragédie », quelques mois avant de rencontrer Lou Salomé — et Zarathoustra.

J'ai vu un jour Lou Salomé⁷ : c'était alors une vieille dame vêtue d'un sac. Elle venait de répondre à Mme Daniel Halévy, qui lui demandait : « Thé ou porto ?

<i>Bibliographie</i>	1293
<i>Note sur le texte</i>	1293
<i>Notes et variantes</i>	1295
LE RÈGNE DU MALIN	
<i>Notice et cartes</i>	1303
<i>Bibliographie</i>	1337
<i>Note sur le texte</i>	1338
<i>Notes et variantes</i>	1342
<i>Index, par Marius-François Guyard</i>	1375

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Ce volume contient :

LE MIROIR DES LIMBES

I. ANTIMÉMOIRES

II. LA CORDE ET LES SOURIS

Appendices

ORAISONS FUNÈBRES

LE RÈGNE DU MALIN

Introduction
par Marius-François Guyard

Chronologie
par François Trécourt

Notices
Notes et variantes

Index